

Brèves littéraires

Brèves

Je me suis tue

Rollande Boivin

Volume 11, numéro 3, hiver–printemps 1997

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/5755ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (imprimé)

1920-812X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Boivin, R. (1997). Je me suis tue. *Brèves littéraires*, 11(3), 5–6.

ROLLANDE BOIVIN*Je me suis tue*

Je me suis tue. Comme éteinte. Tue comme un peu tuée. Et je suis devenue sourde. Bien sûr, je prononçais des mots. En forme de légumes, de fruits. En forme de pomme. Des mots en attente de bouches : déjeuner, dîner, souper.

Au début, j'avais la musique. Mon piano et moi fréquentions Chopin, Mozart, Schumann. À vingt-deux heures, nous nous quittions. Cédant la parole à monsieur Derôme, nous nous effacions devant le petit écran. Le petit écran a grandi. Dès dix-huit heures, les mêmes visages, les mêmes guerres, les mêmes perdants occupaient ma maison. Je ne les entendais pas; je les voyais seulement. J'ai refermé mon clavier et ma musique est morte dans le ventre du piano.

Parfois un visiteur se rappelant que j'étais musicienne disait : « Jouez-nous quelque chose ». J'ouvrais le piano, touchais les notes mais la musique ne me répondait pas. Je ne l'entendais plus. Scrutant les visages, je comprenais à leur air ennuyé que j'avais dû oublier un bémol ou un dièse. Chopin tout entier s'en est allé avec ses préludes, ses polonaises, ses valse et ses études. Bach et tous les autres l'ont suivi. Alors j'ai rangé leurs inventions dans le coffre à bois, près du foyer. Ma musique s'allumerait peut-être ou se consumerait avec les bûches.

En attendant, Bach, Beethoven, Brahms, Chopin... dormiraient là.

Un jour, on a installé un vaisselier à la place de mon piano. J'allais le voir de temps en temps au garage où il était descendu. Il supportait assez bien la grisaille du béton et l'air humide.

Cet automne, la vue des enfants, sac au dos, croquant des pommes sur le chemin de l'école, a rallumé un feu au bout de mes doigts. Je suis allée réveiller Chopin. Nous avons joué une valse. Elle s'est fafilée sous les portes du garage pour rejoindre les enfants dans la rue. Sac au dos, croquant des pommes, ils ont virevolté dans le rougeoiement des feuilles d'érable.

Les voisins ont cru entendre mon poste de radio, ce matin-là. « Quelqu'un jouait du piano », disaient-ils. Je ne les ai pas détrompés. Ils étaient venus nous saluer. Nous avons vendu la maison.

Les déménageurs n'ont pas voulu se charger du piano. Ce n'était pas prévu. Je me suis tue. Comme éteinte. Tue comme un peu tuée. Avant j'avais la musique. Nos nouveaux voisins ne me parlent pas. Ils croient que je suis sourde.